

Renaud Gaucher

POUR UNE DICTATURE VERTE

Copyright © 2018 Renaud Gaucher

Tous droits réservés

ISBN : 978-1729848067

DU MÊME AUTEUR

- Bonheur et économie. Le capitalisme est-il soluble dans la recherche du bonheur ? (2009)
- La psychologie positive ou l'étude scientifique du meilleur de nous-même (2010)
- Psychologie de l'argent et économie. Abolirons-nous la pauvreté dans les pays riches ? (2011)
- Bonheur et politique publique. Une approche scientifique et un bout de programme pour l'élection présidentielle (2012)
- La finance du bonheur (2015)
- Les enseignants d'abord, les élèves ensuite. Après l'entreprise libérée, l'administration libérée (2015)
- The Finance of Happiness (2016)
- Bonheur et performance en entreprise. Les clés du succès (2016)
- Comment faire gagner de l'argent à votre entreprise avec l'analytique RH (2016)

SOMMAIRE

<i>Introduction</i>	7
<i>Chapitre 1 : Le monde actuel est un échec</i>	9
<i>Chapitre 2 : Penser le futur</i>	13
<i>Chapitre 3 : Comprendre les conditions collectives du bonheur</i>	21
<i>Chapitre 4 : l'indicateur de vie heureuse, longue et soutenable</i>	29
<i>Chapitre 5 : La fin des familles nombreuses et la raréfaction des migrations</i>	37
<i>Chapitre 6 : Une économie sous contrainte écologique et énergétique</i>	43
<i>Chapitre 7 : Pour une dictature verte</i>	55
<i>Appendice : Comment mettre en place une dictature verte rapidement et sans violence ?</i>	61

Introduction

Quand j'étais enfant, je trouvais le monde laid. Je lisais des livres d'histoire, je voyais que j'avais de la chance de vivre vers la fin du 20^e siècle plutôt que quelques siècles auparavant, mais je ne comprenais pas pourquoi cette chance n'était pas partagée avec tous ceux qui vivaient au même moment que moi.

C'est pour cette raison que j'ai fait des études d'histoire, de psychologie, d'économie et de finance. Je pensais qu'en ayant une bonne compréhension de diverses sciences humaines et sociales, j'aurais peut-être quelques idées pour qu'un jour le monde soit un peu moins laid.

Il y a une dizaine d'années, au moment où j'écris, je suis tombé sur un domaine de recherche marginal, l'économie du bonheur. Cela a été pour moi comme une révélation, car ce domaine établissait un lien intelligent entre deux de mes domaines d'étude, l'économie et la psychologie, et c'est par l'économie du bonheur que j'ai découvert un domaine plus vaste, celui de la science du bonheur.

Je pense que la science du bonheur est le domaine de recherche le plus intéressant en sciences sociales, non pas parce qu'il est important pour moi que nous soyons heureux, mais parce que le degré de bonheur des membres d'une société est le marqueur d'une société qui fonctionne bien, quand un degré haut de bonheur est partagé par tous.

Chapitre 1 : Le monde actuel est un échec

Naître est une loterie. Beaucoup d'entre nous oublient ce fait essentiel, majeur, qui structure pourtant la totalité de nos vies. Car de l'époque et de l'endroit où l'on naît dépend totalement notre vie. Totalement.

Si nous regardons l'histoire de l'humanité, la plupart des êtres humains sont nés à une époque où l'humanité vivait dans la pauvreté et où les rares êtres humains qui ne subissaient pas cette pauvreté étaient quelques parasites qui devaient leur richesse au travail des autres, une époque où vivre longtemps était une rareté et où perdre des enfants en bas âge était fréquent.

Si nous regardons notre époque actuelle maintenant, la probabilité est bien plus forte de naître dans une famille pauvre d'un pays pauvre que dans une famille relativement aisée. Et beaucoup de familles pauvres des pays riches sont des familles relativement aisées si nous comparons leurs conditions de vie à aux conditions de vie des familles pauvres des pays pauvres.

Naître est une loterie et parce que c'est une loterie, c'est la première injustice. S'il n'est pas possible d'assurer à chacun les mêmes conditions de départ, dans un monde qui fonctionne les différences devraient être faibles, et quelques soient les trajectoires individuelles les différences dans les conditions de vie future devraient restait minimes aussi.

J'ai eu la chance de naître dans un pays riche, relativement en paix sur son territoire même s'il propage la guerre par ses ventes d'armes et ses agressions extérieures, dans une famille

aimante et relativement aisée, avec un père qui lisait beaucoup et qui m'a poussé à lire. À la loterie de la naissance, je fais partie des gagnants, pas des grands gagnants, mais des gagnants.

Après notre naissance, nous sommes mis dans une guerre permanente des uns contre les autres pour pouvoir vivre, dans un monde où la compétition est préférée à la coopération. Il paraît que c'est ainsi que l'on obtient des résultats.

Aujourd'hui dans le monde, 8 personnes possèdent autant que 3 600 000 000 de personnes, la moitié de l'humanité. Qu'est-ce qui le justifie ? Le fait qu'à la loterie de la naissance et à la guerre incessante des uns contre les autres ils sont vainqueurs.

Le premier échec de ce monde est finalement de considérer que la loterie de la naissance et la guerre perpétuelle des uns contre les autres sont normales et il en est ainsi parce que ceux qui sont aux commandes sont des personnes qui ont gagné à cette loterie et à cette guerre.

Le second échec de ce monde est que, même s'il permet à une petite minorité parasite de très bien vivre alors même que des milliards d'êtres humains vivent dans une immense misère, il s'effondre, écologiquement, pour tout le monde.

Première extermination de masse de l'ensemble des espèces vivantes par une seule et même espèce, nous les êtres humains. Plus précisément, ce n'est pas toute l'espèce humaine qui est responsable. Les responsables sont ceux qui soutiennent le système économique qui domine la planète. En Europe, 80% des insectes auraient disparu en 30 ans. Comment appellerait-on un groupe d'êtres humains qui fait disparaître 80% des membres d'un autre groupe d'êtres humains ? Est-ce

qu'il y a, parmi ceux qui sont considérés comme les pires criminels, des criminels qui ont réussi un tel massacre ?

Transformation de la Terre en une future fournaise. L'immense richesse de quelques-uns par rapport à la masse des autres dépend du déversement dans l'atmosphère de composés comme le dioxyde de carbone, qui aboutit à réchauffer et dérégler le climat. Les super-riches ne sont pas les seuls responsables. Plus généralement, la richesse des pays riches dépend de cette pollution comme dépend la croissance économique partout dans le monde. Les super-riches ne sont pas les seuls responsables, mais peut-on blâmer ceux qui vivent avec peu et ceux qui aimeraient vivre comme les super-riches ? Peut-on accepter que certains vivent d'une certaine manière et que tous les autres en soient exclus, ou le chemin n'est-il pas d'interdire, de manière absolue, les niveaux de consommation qui ne sont pas compatibles avec le bon fonctionnement de la planète et le respect aux autres espèces ? À terme, la fournaise climatique est une mauvaise chose pour l'humanité, car elle pourrait voir une grande partie de sa population, voire toute sa population, disparaître, et une bonne chose pour ce qui du reste de la nature qui aura survécu.

Dégradations des sols et pollution des sols, des eaux et des airs. Nous avons développé une agriculture qui pour exister doit détruire, une industrie qui pour exister doit détruire, une consommation qui pour exister doit détruire.

Raréfaction des ressources. Certaines ressources se renouvellent rapidement et d'autres mettent des milliers ou des millions d'années à se renouveler, ce qui fait qu'à l'échelle d'une vie humaine ou à l'échelle de vie d'une « civilisation », ces ressources ne sont pas renouvelables. Les ressources non

renouvelables à l'échelle d'une vie humaine ne devraient pas être utilisées ou alors n'être utilisées qu'avec un but, celui d'un investissement qui permet de mettre en place de meilleures conditions de vie de manière durable et non de manière transitoire, par exemple le développement d'outils de recherche pour comprendre comment mieux utiliser les ressources renouvelables. Or les ressources non renouvelables sont essentiellement utilisées au bénéfice immédiat et transitoire d'une minorité.

Chapitre 2 : Penser le futur

Échec social, échec écologique et donc économique, comment sortir de cet échec... si on le peut encore ?

Je vous propose deux façons de penser le futur. La première est de prendre un peu de recul et de regarder l'histoire socio-économique de l'humanité afin de comprendre ce vers quoi nous ne voulons pas retourner et comment nous avons pu créer une corne d'abondance qui portait en soi sa fin. La seconde est d'utiliser un raisonnement qu'utilisent les financiers, la finance étant une science et une pratique centrée sur le futur puisque la valeur d'un actif financier dépend théoriquement de ce qu'il rapportera dans le futur.

Les peurs oubliées d'il y a 300 ans et la Révolution industrielle de l'énergie, de l'abondance et de la pollution

Afin de prendre de bonnes décisions dans le futur, il est important de comprendre deux éléments de notre histoire. D'abord ce vers quoi nous ne voulons pas revenir, le monde d'il y a 300 ans. Ensuite, comment la corne d'abondance créée avec la Révolution industrielle porte en elle-même son risque de disparition.

Imaginez que vous ayez été un fœtus dans le ventre de votre mère il y a un peu plus de 300 ans. Quelle aurait été votre vie ?

D'abord, il n'aurait pas fallu naître trop tôt. Il n'y avait pas de médecine pour les prématurés.

Ensuite, vous aviez une chance non négligeable de naître orphelin de mère, votre mère ayant pu mourir en couche. Vers 1600, au Sud de Paris, c'était environ une femme sur huit qui mourait en couches pour son premier enfant. En Angleterre, de 1550 à 1849, on a calculé que c'étaient 6 à 8 % des mères qui mouraient de leur maternité.

Grandir aurait pu être compliqué. Vous auriez sans doute eu une chance sur quatre de mourir avant votre première année et une chance sur deux de mourir avant d'atteindre l'âge adulte. Comme le disait l'historien Pierre Goubert, il fallait deux enfants pour faire un adulte.

Si vous aviez atteint l'âge adulte, vous auriez pu espérer vivre autour d'une quarantaine d'années. Rares étaient en effet les humains qui mourraient de vieillesse. Les maladies, conjuguées aux disettes chroniques, aux dévastations dans les régions en guerre, rendaient la vieillesse exceptionnelle.

Imaginons que vous ayez fait partie des « chanceux » qui auraient vécu autour de 40 ans, quelle aurait été votre vie ?

Vous auriez eu peur de manquer de nourriture. D'une année sur l'autre, il était possible qu'il y ait une disette ou pire une famine. Par ailleurs, les aléas de l'alimentation s'inscrivaient dans une misère généralisée à l'ensemble des besoins humains.

Vous auriez travaillé les champs avec votre énergie. L'essentiel de l'activité économique était la production de nourriture et, même si les paysans pouvaient avoir des bêtes pour les aider dans cette activité, la production de nourriture demandait une grande quantité d'énergie humaine.

Vous auriez eu peur des guerres idiotes menées par des rois qui auraient dû être et devrait être considérés comme des criminels. Le coût des guerres était supporté par les peuples : coût du financement des armées et des guerres par les impôts de toute nature ; pillages et tueries des armées qui favorisaient disettes, famines et maladies ; angoisse des populations des régions touchées.

Vous auriez eu peur de la maladie, de la souffrance et de la mort. Par exemple, une personne sur dix survivants à la variole devenait aveugle, et la mort avait une présence quotidienne que nous avons oubliée, tout comme sa soudaineté. D'une année sur l'autre, le nombre de morts pouvait être multiplié par 5, par 10. Il suffisait d'une épidémie ou d'une famine ou de la concomitance des deux.

Il faut avoir ce passé proche en tête dans les décisions à prendre, car nous ne voulons en aucune manière revenir à cet état.

Il convient aussi de comprendre comment nos ancêtres sont sortis de ça, car les fondements qu'ils ont bâtis sont source du risque de revenir à la situation antérieure

En fait, tout a commencé en Angleterre avec ce que nous appelons aujourd'hui la Révolution industrielle. Celle-ci débute entre 1740 et 1760. Elle donne une avance économique considérable sur le reste du monde et fait de l'Angleterre « l'atelier de l'univers ». Elle commence à se diffuser par imitation et transfert à d'autres pays un demi-siècle plus tard, le premier pays touché étant la Belgique.

Il y a un mot magique pour expliquer ce qu'est la Révolution industrielle : productivité. La productivité croît de manière vertigineuse par rapport à tout ce qu'a connu l'humanité avant.

Qu'est-ce que la productivité ? Si en travaillant autant on produit plus ou, si en travaillant moins on produit autant, alors il y a augmentation de la productivité. La productivité, c'est travailler moins pour produire plus.

Donnons quelques chiffres pour montrer à quel point la Révolution industrielle a été une rupture. L'historien Paul Bairoch affirme que de la Rome antique au 17^e siècle, la productivité s'est accrue sur un rythme annuel moyen de 0,02% et de 0,03%. Lors de la Révolution industrielle, ce rythme annuel est passé à 1% pour l'agriculture et 2% pour l'industrie. L'accélération est foudroyante, même si l'on a fait régulièrement davantage depuis. Dans certains cas, la hausse de la productivité est bien plus rapide que la moyenne. Ainsi, vers 1830, un ouvrier d'une filature mécanique anglaise bien équipée en machines produisait par heure de travail quatre cents fois plus de fils fins qu'un artisan de 1730. Une des conséquences majeures de ce changement est l'effondrement des prix. La productivité fait chuter les prix.

Comment la magie s'est faite ?

C'est là que ça devient problématique. Les historiens se sont posé la question de savoir pourquoi la Révolution industrielle avait commencé en Angleterre. De multiples hypothèses ont été étudiées pour comprendre : rôle du protestantisme, place plus importante des mécanismes de marché dans l'économie anglaise, présence d'une très grande ville, Londres, etc. S'il n'existe pas aujourd'hui de modèle explicatif totalement satisfaisant, il y a une réalité : la Révolution industrielle a utilisé

une énergie fossile, donc non renouvelable à l'échelle de la vie d'un être humain ou de quelques milliers d'années, le charbon.

La Révolution industrielle n'a été possible que par le fait d'utiliser d'autres énergies que les énergies renouvelables. Et lorsque la seconde Révolution industrielle a commencé, celle-ci s'est appuyée sur une autre énergie non renouvelable : le pétrole.

Bref, la corne d'abondance créée par la Révolution industrielle possède dès le départ en son sein le mécanisme de sa destruction.

Penser le futur comme un financier, mais avec un but différent

En finance, ce n'est pas le passé ou le présent qui est important, mais le futur. La valeur d'une entreprise dépend de ses profits futurs.

Le souci est que le futur n'est pas connu, il est incertain et donc risqué. C'est pourquoi les financiers cherchent à le comprendre.

Pour ce faire, ils utilisent un raisonnement tout bête, mais éclairant, celui de considérer qu'il existe différents scénarios possibles pour le futur et pour chaque scénario ils peuvent donner une probabilité plus ou moins objective de succès. Si c'est une élection entre deux candidats, il y aura deux scénarios et les probabilités de réussite sont tirées des sondages d'avant vote. Pour un produit financier dont le but est d'assurer une entreprise contre l'élévation du prix d'une monnaie ou d'une

matière première, cela peut être des millions de scénarios calculés par un ordinateur à partir d'une formule mathématique.

Pour dire ce que j'ai à dire, je ne vais pas avoir besoin de millions de scénarios. Imaginons un scénario super optimiste et un scénario super pessimiste. Dans le scénario super optimiste, la technologie continue de se développer et nous permet d'éviter le dérèglement climatique, de développer la robotisation, l'impression 3D et l'intelligence artificielle de manière positive au point que les milliards d'êtres humains qui peuplent la planète n'ont plus besoin de travailler et peuvent consacrer leurs vies à ce qui les intéressent vraiment, leur famille, leurs amis, leur compagne ou compagnon, la science, l'art, etc.

Dans le scénario super pessimiste, les températures s'élèvent à un niveau quasiment insurmontable pour l'humanité, la production agricole s'effondre sous le coup de la sixième extinction de masse des espèces et de l'élévation des températures. Une bonne partie de l'humanité meurt et les survivants ont des conditions de vie considérablement dégradées¹.

Entre ces deux scénarios, toute une palette de scénarios intermédiaires, certains pessimistes, d'autres optimistes.

Les deux scénarios décrits n'ont pas la même valeur et ce pour au moins deux raisons majeures. La première est le risque. Le scénario super optimiste ne comporte aucun risque, donc s'il se produit, il ne pose aucun problème. Tel n'est pas le cas du

¹ Il y a un scénario encore plus pessimiste – tout le monde meurt – mais j'espère que nous ne serons pas cons à ce point

scénario super pessimiste. S'il se produit, ce sont des milliards de morts et une vie compliquée pour ceux qui survivent. La seconde raison majeure est que la probabilité que l'on peut donner aux deux scénarios n'est pas la même. Dans le scénario super optimiste, on espère que des progrès arriveront qui permettront de résoudre les problèmes. Bref, on est dans des suppositions et des espoirs – des illusions ? Dans le scénario super pessimiste, on est juste dans ce qui pourrait se passer si rien ne change. Or, malgré les gesticulations politiques, rien ne change. Bref, le scénario super pessimiste est bien plus probable que le scénario super optimiste.

Di autrement, on est dans la merde et on y est encore plus qu'on ne croit. Les scénarios optimistes qui s'appuient sur l'idée qu'une technologie va bien finir par nous sauver peuvent se produire, mais ils sont bien moins crédibles que les scénarios qui prennent en compte les données actuelles, sans technologie qui nous sauve tous à l'image d'un film hollywoodien.

Alors, comment changer ?

Chapitre 3 : Comprendre les conditions collectives du bonheur

Je pense que mettre la question du bonheur au cœur du changement est essentiel parce que l'utilisation de la science du bonheur dans les politiques publiques peut permettre de réduire la difficulté de changer alors que les changements nécessaires pour faire face au défi écologique et social pourraient être gigantesques.

C'est quoi le bonheur ?

Chacun peut avoir la définition qu'il souhaite sur le bonheur. C'est ce qu'on appelle une théorie implicite. En outre, philosophes et chercheurs proposent différentes définitions du bonheur.

Ayant eu l'opportunité de faire de la recherche sur le bonheur, voici les deux définitions qui sont pour moi les plus intéressantes. La première est une définition qui s'inscrit parfaitement dans la manière dont fonctionne notre cerveau. La seconde s'abstrait de ce cadre.

Dans la première définition, être heureux, c'est tout simplement apprécier la vie que l'on mène et plus on apprécie la vie que l'on mène plus on est heureux. À l'opposé, si on n'apprécie pas la vie que l'on mène, alors on est malheureux et moins on l'apprécie plus on est malheureux. Cela ne veut pas dire que ce malheur est durable ou qu'on en est la cause, mais on est momentanément malheureux.

La seconde définition est basée sur l'idée que notre cerveau a des biais et ces biais qui influencent l'évaluation que nous faisons de notre bonheur. Ces biais sont le fait que nous avons tendance à donner un surpoids aux événements émotionnellement forts et aux événements récents et que l'essentiel des moments que l'on vit dans notre vie n'influence pas l'évaluation que l'on fait de notre degré de bonheur.

Dans cette approche, nous vivons dans un flux d'émotions positives et négatives où les émotions positives dominent à certains moments et les émotions négatives à d'autres. Pour savoir à quel point nous avons été heureux sur une période donnée, il convient d'additionner les équilibres émotionnels moment par moment et d'en faire la moyenne.

Bien évidemment, notre cerveau est incapable de faire cela, cependant cette définition est intéressante à prendre en compte, car elle montre qu'il y a une différence entre le bonheur tel qu'on le vit et le bonheur tel qu'on s'en souvient. Nous pouvons aussi préférer faire l'expérience d'une vie plus agréable même si nous ne nous en souvenons pas.

Le bonheur peut avoir un aspect objectif, la durée de vie. Imaginez deux personnes. Elles vivent toutes les deux un bonheur de même niveau et constant. C'est une hypothèse farfelue, mais elle permet de mieux comprendre pourquoi la durée de vie compte dans le bonheur. Imaginez maintenant que la première personne vive 80 ans et la seconde 40. La première personne aura vécu deux fois plus de bonheur que la seconde.

Faut-il être plus heureux ?

La réponse peut dépendre de l'évaluation que nous faisons notre degré de bonheur. Si nous nous estimons très heureux ou très malheureux, la réponse ne sera vraisemblablement pas la même. Posons que nous sommes heureux, c'est-à-dire une situation favorable, mais améliorable. Faut-il être très heureux ?

Certains peuvent considérer pour acquis l'idée qu'être plus heureux est forcément une bonne chose. D'un point de vue scientifique, les évidences n'existent pas et cette idée ne fait pas exception.

Notre cerveau ne veut pas que nous soyons le plus heureux possible. Il est possible d'en prendre conscience à travers un phénomène qui est appelé adaptation hédonique. Imaginez qu'une nouvelle provoque en vous un très haut niveau d'émotions positives. Sans doute ne seriez-vous pas contre le fait que ce très haut niveau d'émotions positives perdure *ad vitam aeternam*, ou pas loin. Pourtant, assez rapidement, ce très haut niveau d'émotions positives va baisser pour revenir à peu près au niveau précédant la bonne nouvelle. Notre cerveau aurait pu nous faire vivre un très haut niveau d'émotions positives de manière durable, mais il ne le fait pas et s'il ne le fait pas, cela veut dire qu'il est programmé pour autre chose, la survie. Les émotions positives peuvent en effet réduire le degré d'attention aux stimuli, ce qui est une source de risque. Faut-il être plus heureux ? La réponse de notre cerveau est non.

Le bonheur peut avoir des conséquences positives sur notre vie. Il peut être une cause de réussite personnelle dans le

travail, l'amour, l'amitié, les relations en général et la santé². Cependant, le bonheur le plus grand n'est pas forcément associé aux conséquences positives les plus grandes. Les personnes les plus heureuses ne sont pas forcément celles qui réussissent le mieux, par exemple lorsqu'il s'agit d'éducation ou de revenu³. Il ressort de ce constat qu'une bonne vie n'est pas forcément une vie où il faut être toujours plus heureux : nous pouvons avoir envie de sacrifier un bonheur maximal pour réaliser d'autres objectifs. C'est cependant mieux de le faire en conscience.

Peut-on être plus heureux avec moins ?

C'est une question essentielle si nous devons aller, de manière volontaire ou non, vers un monde de réduction des possibles. C'est aussi une question qui ouvre sur une question plus large : quelle est l'importance de l'argent et plus généralement du confort matériel dans le bonheur ?

Il y a deux approches pour répondre à cette question. La première est de regarder les études scientifiques sur la question, la seconde est de se demander ce qu'apportent le confort matériel et l'argent à une personne qui, contrairement à chacun d'entre nous, y compris les plus grands chercheurs sur la science du bonheur, prendrait ses décisions en information parfaite, c'est-à-dire de telle sorte qu'elle sait prendre des décisions qui systématiquement maximise son bonheur.

² Lyubomirsky, King et Diener (2005)

³ Oishi, Diener et Lucas (2007)

Si nous regardons les études menées jusqu'à aujourd'hui, on voit que l'argent favorise le fait d'être plus heureux, au moins jusqu'à un certain point.

- Les personnes des pays pauvres sont généralement moins heureuses que les personnes des pays riches
- Généralement, avoir un peu plus d'argent favorise le fait d'être un petit peu plus heureux et ce jusqu'à un point où plus d'argent ne favorise pas ou quasiment plus le fait d'être plus heureux
- Il est possible de réduire son train de vie et d'être plus heureux au moyen de la simplicité volontaire
- Avoir une sécurité financière favorise le bonheur, que cette sécurité soit sous la forme d'argent ou d'une assurance
- Quand on mesure le bonheur tel qu'on le vit plutôt que le bonheur tel qu'on s'en souvient, on peut voir que des personnes plus riches qui se pensent plus heureuses ont un degré de bonheur tel qu'on le vit moindre que ce qu'il pourrait être, car pour être plus riches, elles travaillent plus
- En ce qui concerne la durée de vie, avoir de l'argent ou vivre dans un pays qui met des moyens dans la santé favorise le fait de vivre plus longtemps

Maintenant, imaginons une personne capable de prendre des décisions qui systématiquement lui permette de maximiser son degré de bonheur. Qu'apporte la richesse à une personne qui serait parfaitement informée des meilleurs choix à faire ? Quelle différence entre le fait d'avoir beaucoup de ressources

à sa disposition et le fait d'en avoir peu ? Tout simplement le choix. Une personne capable de prendre systématiquement les décisions qui lui permettent de maximiser son bonheur sera plus heureuse si elle a une fortune qui lui permet un plus large choix de décisions.

Si la simplicité volontaire favorise le bonheur, cela ne signifie pas que la simplicité volontaire favorise forcément le degré de bonheur le plus haut ou que, dans certaines situations, un choix en désaccord avec la philosophie de la simplicité volontaire ne soit pas le choix qui favorise le plus le bonheur d'une personne.

Dans le cadre d'une économie sous contrainte écologique, tout n'est pas possible. C'est pourquoi tous les résultats issus de la recherche ne peuvent pas être des principes organisateurs d'une société dont l'économie est sous contrainte écologique. Seuls certains résultats peuvent être des principes organisateurs d'une société dont l'économie est sous contrainte écologique et ces principes, de mon point de vue, sont les suivants :

- Passer à une société de la sobriété en accompagnant au changement, que ce soit d'un point de vue psychologique ou pratique
- Passer à une société où l'on assure en commun une sécurité financière de base à tous
- La santé est un besoin essentiel
- S'il y a des ressources supplémentaires utilisables, accroître le confort de telle sorte que cet

accroissement ait un véritable effet positif sur le bonheur

Utiliser la science du bonheur dans les décisions politiques

Est-ce qu'un gouvernement qui veut favoriser le bonheur des citoyens et autres habitants est toujours un bon gouvernement ? La réponse est non. Il y a dans l'histoire des exemples sinistres.

C'est pourquoi il est important que les politiques du bonheur s'inscrivent dans un cadre éthique qui peut être le suivant :

1. Le bonheur est privé et personnel
2. Chacun a le droit d'être malheureux et que ce malheur soit respecté
3. Le but des politiques du bonheur n'est pas de rendre les gens heureux ou plus heureux, mais de construire un environnement qui favorise au mieux le fait que les gens soient heureux ou très heureux.
4. Les politiques du bonheur ne peuvent pas être développées contre la volonté des gens

Il existe trois grands types de causes du bonheur : les caractéristiques génétiques, les déterminants collectifs et nos pensées et nos actions.

Passons sur les caractéristiques génétiques. Développer des politiques publiques pour faire évoluer nos gènes pour être plus heureux est irréalisable aujourd'hui et pourrait aboutir à

des conséquences négatives non prévues et désastreuses si cette voie était prise.

Les politiques publiques ont un impact majeur sur les déterminants collectifs du bonheur et c'est là leur principale d'intervention. Nous avons une tendance très puissante à ignorer les déterminants collectifs du bonheur individuel et à donner une surimportance aux déterminants individuels de notre bonheur. Le monde serait bien moins laid si nous en prenions conscience et agissions en ce sens.

Les politiques publiques peuvent aussi avoir une influence forte sur nos pensées et nos actions, c'est-à-dire sur les déterminants individuels de notre bonheur. C'est le cas notamment en permettant de diffuser la meilleure recherche sur le bonheur, en formant sur le bonheur, par exemple dès l'école, et en subventionnant la relation d'aide.

Il y a trois grandes approches politiques du bonheur : l'utilitarisme, qui est de favoriser le plus grand bonheur du plus grand nombre, l'utilitarisme négatif, qui est de s'intéresser d'abord aux personnes les plus malheureuses/ les moins heureuses, et l'égalitarisme, qui est de considérer que le niveau de bonheur de chacun devrait être à peu près le même.

De mon point de vue, la meilleure approche est l'approche de l'utilitarisme *négatif*. Les émotions négatives sont plus puissantes que les émotions positives au point qu'une personne qui vit autant d'émotions négatives que d'émotions positives est dans une situation psychologique compliquée. La souffrance est un appel moral direct à l'aide, alors que l'augmentation du bonheur d'un être humain ne l'est pas.

Chapitre 4 : l'indicateur de vie heureuse, longue et soutenable

Il existe une masse phénoménale d'indicateurs pour guider et évaluer les politiques publiques et il est simple d'en construire beaucoup d'autres. Pour se repérer dans cette masse, il suffit de se poser une seule et unique question :

À quoi reconnaît-on une société qui fonctionne bien pour ses membres ?

L'intérêt de cette question est de nous orienter vers les objectifs que nous voulons atteindre et de laisser de côté la multitude des causes. Elle permet de décrire un indicateur fondamental à mettre au cœur des politiques publiques.

À cette question, je réponds qu'une société qui fonctionne bien est une société où ses membres sont heureux, vivent longtemps en bonne santé et qui permet de répliquer à minima pour les générations futures les conditions qui permettent à ses membres d'être heureux et de vivre longtemps en bonne santé.

Dit autrement, si les politiques publiques doivent être organisées autour d'un indicateur majeur, cet indicateur ne peut être qu'un indicateur de vie heureuse, longue et soutenable.

Vous pouvez apporter une réponse différente à cette question et ainsi avoir un autre indicateur. De mon point de vue, ma réponse me semble pertinente et a deux sources d'inspiration : l'indicateur de vie heureuse et longue du professeur Ruut Veenhoven et la nécessité urgente de passer à une société

soutenable si nous voulons que nos descendants aient à payer le moins possible nos erreurs et notre égoïsme.

Nous allons préciser chacune des trois dimensions mises en valeur : bonheur, durée de vie et soutenabilité.

Bonheur

Comme nous l'avons vu, plus nous apprécions notre vie, plus nous sommes heureux. C'est la principale définition du bonheur. Il est possible aussi d'utiliser une autre définition qui est de regarder à chaque instant de nos vies l'équilibre entre les émotions positives et les émotions négatives et plus les émotions positives sont en moyenne importantes par rapport aux émotions négatives, plus nous sommes heureux. Il ne s'agit pas de faire disparaître les émotions négatives, mais de les réduire au point que les émotions positives dominent fortement. De mon point de vue, ces deux approches du bonheur sont utiles.

Pour utiliser le bonheur comme un indicateur, il faut le mesurer. Pour beaucoup de personnes, c'est quelque chose d'inconcevable, pas pour les chercheurs experts de la science du bonheur. Voici un exemple de mesure :

À quel point appréciez-vous votre vie sur échelle de 1 à 7 ? 1 pour « je déteste fortement ma vie » et 7 pour « j'apprécie fortement ma vie ».

Cette mesure est totalement valable, car elle entre parfaitement dans la première définition du bonheur que j'ai donnée.

Il existe des techniques pour mesurer le bonheur tel qu'on le vit. L'une d'entre elles est de diviser une journée du lever au coucher en épisodes, chaque épisode étant dominé par une activité particulière comme travailler, prendre soin des enfants ou se relaxer. Pour chaque épisode, il est demandé les émotions vécues.

Durée de vie

Une vie longue n'est pas forcément une vie où l'on est en bonne santé et il est possible par des soins importants d'augmenter non pas le nombre d'années vécues en bonne santé, mais le nombre d'années vécues en mauvaise santé. C'est pourquoi Robine et Ritchie ont proposé de mesurer le nombre moyen d'années où nous vivons sans connaître de maladie chronique. Dans le même temps, certaines personnes vivent durablement en mauvaise santé tout en étant heureuses. Il est donc difficile de choisir entre la durée de vie et la durée de vie en bonne santé. À des fins de facilité, je pense qu'il est préférable de considérer que la durée de vie est un meilleur choix que la durée de vie en bonne santé, tout en gardant en tête les limites de ce choix.

Comme il n'est pas possible de connaître la durée de vie d'une personne de son vivant, il faut utiliser une mesure approximative de la durée de vie, l'espérance de vie.

Dans une perspective de justice, il est plus important de réduire la fréquence des morts précoces afin que chacun puisse avoir une vie longue.

Il y a de la recherche pour faire en sorte de vivre toujours plus longtemps. Plus ces recherches apporteront des résultats importants, plus leurs conséquences pourraient entrer en opposition avec la troisième dimension de l'indicateur qu'est la soutenabilité. En effet, si nous vivons beaucoup, beaucoup, beaucoup plus longtemps, ce ne sera pas 3 ou 4 générations qui cohabiteront en même temps sur Terre, mais 5, 6, 7.... Dès lors, soit il faudra faire beaucoup moins d'enfants, soit la capacité nourricière de la Terre n'y suffira plus.

Soutenabilité

Il est possible que les membres d'une société soient heureux, vivent longtemps en bonne santé et laissent des conditions environnementales tellement dégradées qu'elles mettent en danger le bonheur et la durée de vie de leurs descendants.

Cela peut sembler immoral, mais la moralité n'est pas un aspect du bonheur. Le bonheur est amoral. Il est possible d'être une personne jugée mauvaise par d'autres et être heureux tout comme il est possible d'être une personne qui essaie de faire beaucoup de bien pour les autres et être malheureux. La moralité peut cependant avoir une influence sur le degré de bonheur. Il est facile d'imaginer qu'agir de manière morale peut générer une évaluation plus élevée de son degré de bonheur.

Il existe de nombreuses mesures de la soutenabilité d'une société. Pour une période de temps donné, la nature produit un certain nombre de ressources qui, à l'échelle d'une vie humaine, sont renouvelables. Une société soutenable est une

société qui, pour vivre, ne prélève pas plus que ce que la nature produit. Pour des raisons d'équité, de justice sociale, cette production doit être divisée par le nombre d'êtres humains et chaque être humain ne doit pas consommer plus que sa part. Il est préférable que cette division se fasse par pays, comme nous allons le voir dans le prochain chapitre.

Si nous mettons en relation dans une matrice degré de bonheur et soutenabilité, nous obtenons les résultats suivants.

	Société insoutenable	Société soutenable
Malheureux	<i>Malheur égoïste</i> : nous sommes idiots ou nos parents nous ont légué une société idiote	<i>Malheur altruiste</i> : nous sommes malheureux, mais nous construisons des conditions qui favoriseront le bonheur de nos enfants
Heureux	<i>Bonheur égoïste</i> : nous sommes heureux, mais nous construisons des conditions qui nuiront au bonheur de nos enfants	<i>Bonheur altruiste</i> : nous sommes heureux et nous construisons des conditions qui favoriseront le bonheur de nos enfants

Aujourd'hui, nous vivons dans une société qui n'est pas soutenable. Certains sont heureux, en particulier dans les pays riches, et sont donc dans un bonheur égoïste. D'autres sont malheureux, davantage dans les pays pauvres, et subissent donc une société idiote.

L'objectif est d'être dans un bonheur altruiste et je pense que cela ne sera possible qu'avec la mise en place d'une dictature verte. Avec une dictature verte, il y aura au moins la soutenabilité. Restera à mettre en place des conditions sociales qui favorisent à la fois le bonheur humain et une vie longue.

Voyons comment favoriser la soutenabilité en essayant au mieux de favoriser la préservation d'un système de santé et des conditions de vie qui favorisent le bonheur.

Chapitre 5 : La fin des familles nombreuses et la raréfaction des migrations

Dans un monde aux ressources limitées, toute augmentation de la population réduit la quantité de ressources dont peut bénéficier une personne. Plus il y a d'êtres humains, moins il y a de ressources disponibles par être humain.

Dans ce même monde, si une personne consomme plus que la quantité qui peut lui être allouée, alors cela doit mener à une compensation par la réduction de la quantité consommée par d'autres et/ou par la réduction de la population. Par réduction de la population, j'entends uniquement réduction du nombre de naissances, on ne va pas tuer des personnes pour que d'autres personnes vivent dans le confort, même si un système économique comme le système capitaliste agit déjà ainsi en permettant qu'il y ait des personnes extrêmement riches et des personnes extrêmement pauvres qui vivent dans des conditions qui favorisent leur mort précoce.

Monde sans frontière, raisonnement statique

Si nous étions dans un monde sans frontières avec un gouvernement mondial, les choses seraient simples. Quelles sont les ressources annuelles maximales que la Terre peut fournir ? Quelles sont les ressources que nous souhaitons prélever ? Après tout, nous ne sommes pas obligés de tout prendre, car nous ne sommes pas seuls sur Terre. Combien y a-t-il d'êtres humains sur la planète ? Quelle est la part moyenne

pour un être humain ? À partir de là, aucun être humain ne devrait pouvoir consommer plus que cette part moyenne, à moins d'une raison humanitaire comme un handicap et bien évidemment le surcroît donné devrait être compensé par le reste de l'humanité.

De manière pratique, il n'est pas dit que chacun puisse avoir la même part que le voisin. Certains peuvent vivre dans des régions où les ressources sont plus abondantes en proportion et d'autres dans des régions où les ressources sont moins abondantes en proportion. Le transport n'est pas une option, sauf nécessité, car le transport est un coût en termes de ressources. De fait, s'il n'y a pas de frontières, les contraintes physiques agissent comme une force contraire au transport des ressources et au mouvement des personnes.

Monde sans frontière, raisonnement dynamique

Je viens de raisonner en statique. Il faut aussi faire le raisonnement en dynamique. Du fait des naissances et des décès, le nombre d'êtres humains varie d'une année à l'autre. S'il y a plus de naissances que de décès, alors les ressources disponibles par personne diminuent. S'il y a plus de décès que de naissance, alors les ressources disponibles par personne augmentent.

En conséquence, la natalité ne peut plus être l'enjeu seul du couple. Un gouvernement a le droit d'interdire aux couples d'avoir plus qu'un certain nombre d'enfants. À moins d'une situation écologique exceptionnelle, il n'y a pas de raison par

contre qui empêcherait que chaque être humain puisse avoir au moins un enfant.

Monde avec frontières

Comme nous sommes dans un monde avec frontières, les choses se complexifient.

Le raisonnement que j'avais posé à l'échelle de la Terre ne se pose plus à l'échelle de la Terre, mais pays par pays. Quelles sont les ressources annuelles maximales que la nature dans un pays donné peut fournir ? Quelles sont les ressources que nous souhaitons prélever ? Combien y a-t-il d'êtres humains vivants dans le pays ? Quelle est la part moyenne pour un être humain vivant dans le pays ? À partir de là, aucun être humain vivant dans le pays ne devrait pouvoir consommer plus que cette part moyenne, à moins d'une raison humanitaire comme un handicap et bien évidemment le surcroît donné devrait être compensé par le reste des habitants du pays.

Des personnes peuvent entrer dans un pays et d'autres en sortir. S'il y a plus de personnes qui sortent que de personnes qui entrent, alors il y a en moyenne plus de ressources par personne. S'il y a plus de personnes qui entrent que de personnes qui sortent, alors les ressources par personne diminuent. Les migrations internationales réduisent les ressources que les pays d'accueil peuvent allouer à leur population. À noter aussi que si plus de personnes sortent d'un pays, cela signifie que plus de personnes entrent dans un autre pays.

C'est dans ce cadre que se pose la question des migrations internationales. Accueillir un migrant, c'est réduire les ressources disponibles pour la population du pays. Par ailleurs, une migration, c'est aussi une dépense de ressources.

Tout pays devrait avoir une politique démographique telle que les ressources de son territoire sont suffisantes pour sa population et toute population devrait s'y contraindre. Il peut y avoir des exceptions, en particulier dues à des catastrophes. Dans ce cas, une entraide humanitaire, temporaire est possible.

Que faire si un pays et une population ne sont pas sérieux ? Après tout, ce n'est pas à un pays et une population sérieuse de payer. On peut imaginer une aide transitoire avec l'impératif que cette aide transitoire soit remboursée avec intérêt, contrairement à l'aide en lien avec des situations exceptionnelles.

Les frontières dans les frontières

Les migrations internes à un pays ont un coût. Le transport des êtres humains, comme celui des ressources, nécessite des ressources. Les migrations internes réduisent les ressources qu'un pays peut allouer à sa population. Plus les ressources par personne sont importantes, plus il est possible d'utiliser des ressources pour les migrations, que ces migrations soient permanentes – un changement de région – ou provisoires – le fait d'aller à son travail et d'en revenir. Moins les ressources sont importantes, plus elles doivent être centrées sur les besoins essentiels.

De fait, il y a des frontières dans les frontières, même si ces frontières sont des frontières physiques et non la conséquence de l'histoire humaine.

Chapitre 6 : Une économie sous contrainte écologique et énergétique

Les économistes pensent l'économie à travers les flux d'argent et ils se sont trompés. Le fonctionnement de l'économie doit faire face à deux contraintes majeures. La première est la contrainte écologique. Nous avons une économie qui met en danger la survie d'une partie importante de l'humanité, peut-être de l'ensemble de l'humanité, et il faut désormais faire évoluer très rapidement l'économie actuelle vers une économie qui respecte la contrainte écologique.

La seconde contrainte est la contrainte énergétique. En fait, la richesse produite dépend de l'énergie produite. Sans énergie, pas de production. Or nous avons gaspillé des ressources énergétiques faciles d'utilisation et le temps de l'énergie pas chère, à moins d'un miracle technologique, va bientôt être derrière nous.

Les contraintes écologique et énergétique mènent à une économie de rationnement. Nous ne sommes jamais sortis d'une économie de rationnement, mais nous en avons perdu la conscience. La croissance économique et le fait d'utiliser de l'argent plutôt que des tickets de rationnement sont responsables de cet oubli.

C'est dans ce cadre – contrainte écologique, contrainte énergétique et rationnement – que nous sommes désormais obligés de penser l'économie. Ce n'est pas quelque chose d'agréable, mais si nous ne le faisons pas, le futur sera bien plus désagréable encore.

Ce n'est pas agréable, mais nous pouvons, à l'aide de la recherche sur le bonheur, le rendre moins désagréable, même si je doute que l'utilisation de la science du bonheur puisse faire s'évaporer le caractère désagréable de ce que nous allons devoir vivre et que c'est pour cela qu'une dictature verte sera utile.

Comment travailler ?

Habituellement, les systèmes économiques sont pensés à partir de la production et non du travail. Ici, je renverse les choses. Bien évidemment, il y a des besoins à satisfaire et bien évidemment l'idée est d'être efficace dans la satisfaction de ces besoins, car nous allons devoir produire moins et donc satisfaire moins de besoins.

La satisfaction des besoins ne peut cependant se faire qu'à travers le travail. Peut-être que nous n'irons pas vers le scénario super pessimiste dont je parle dans le deuxième chapitre et peut-être que nous irons vers le scénario super optimiste, scénario qui rendra le travail humain presque inutile. Mais ce n'est pas la situation au moment où j'écris et ce n'est pas non plus le scénario le plus probable.

Je termine une thèse par articles sur le bonheur au travail et je voudrais dire ici donner quelques principes. D'abord donner une définition simple. Comme le bonheur est le fait d'apprécier sa vie, le bonheur au travail est le fait d'apprécier sa vie au travail. Plus on apprécie sa vie au travail, plus on est heureux au travail.

Ensuite, au-delà de l'appréciation générale, il y a ce que l'on vit quotidiennement. Les émotions évoluent tout au long d'une journée de travail. Une journée de travail est plus agréable si on vit plus d'émotions positives et moins d'émotions négatives. Il est donc essentiel de mettre au centre du travail les émotions qui sont générées par le travail. Il y a peu de mauvaises raisons de faire vivre des émotions positives au travail et il y a beaucoup de mauvaises raisons de faire vivre des émotions négatives au travail. C'est d'ailleurs pareil en dehors du travail.

Enfin, il est possible d'être heureux au travail et d'être plus heureux encore en dehors du travail. Cet aspect de comparaison peut jouer dans l'appréciation que l'on a de notre vie au travail. Bien évidemment, il est possible d'améliorer les conditions dans lesquelles se fait le travail, mais il reste une dimension de contrainte en lui que l'on ne retrouve pas dans le temps libre.

Faire en sorte que les travailleurs soient plus heureux au travail, ou moins malheureux, repose sur le fait de leur laisser décider des conditions de travail. Il convient juste qu'ils aient en tête une définition claire et pertinente de ce qu'est le bonheur au travail et qu'ils soient formés à analyser leur travail et généralement tout processus productif en fonction de cette définition.

Contrairement à ce qui peut être pensé, le bonheur au travail ne favorise pas forcément la performance. On peut être heureux au travail en passant des moments sympathiques, mais peu productifs et on peut être productif au travail aux dépens de son degré de bonheur au travail. Donc il est important de lier les deux au mieux selon les situations.

En même temps, il convient de prendre un peu de distance par rapport à l'idée que le travail productif est important. Le travail le plus productif n'est pas forcément le plus intelligent et une personne ou des personnes qui veulent mettre peu d'énergie dans un travail pourront trouver des moyens de faire en sorte que chacun puisse mettre moins d'énergie dans son travail.

Au final, le degré de bonheur au travail des travailleurs est essentiel tant que les besoins essentiels sont satisfaits. Je reviendrai sur comment définir ensemble ces besoins. Il ne s'agit pas forcément d'assurer le degré de bonheur au travail le plus grand, mais qu'il y ait un degré minimal en dessous duquel une réflexion et des actions sont systématiquement engagées.

Une des propositions que je souhaite présenter dans ma thèse est l'intérêt d'avoir un compte de bonheur au travail de niveau scientifique à tous les niveaux administratifs, afin de bien comprendre les situations, comment elles évoluent et ce qu'il peut être fait pour que chacun soit à un niveau de bonheur au travail satisfaisant.

Que produire ?

Notre production dépend de l'énergie que nous pouvons dépenser. Plus nous pouvons dépenser d'énergie, plus nous pouvons produire. Si nous n'utilisons que l'énergie humaine, nous vivrions dans un monde de grande pauvreté, comme il y a 300 ans, où ceux qui ne seraient pas des pauvres seraient des parasites vivant du travail et de l'énergie des autres.

Or notre dépense en énergie est un des éléments qui met en danger notre monde en même temps que certaines sources de cette énergie se tarissent. En conséquence, notre dépense d'énergie, que nous le voulions ou non, va chuter. Et avec lui le niveau de richesse.

Contrairement à un monde en expansion, dans un monde qui se contracte, il n'est pas possible de dire que si l'on permet à ceux qui ont énormément d'avoir plus ceux qui ont peu auront plus aussi.

Deux questions deviennent centrales : comment faire en sorte que le niveau d'énergie soit proche du plus haut possible sous la contrainte que cette énergie soit renouvelable et que sa consommation présente ne réduise pas sa consommation future ? Que produire ?

Je laisse la première question aux ingénieurs. Il y a trois cents ans, nous n'utilisons que des énergies renouvelables. Il faut espérer que nous puissions faire de même, mais mieux grâce à la culture scientifique et technique développée depuis. Vivre comme il y a 300 ans ou à peu près ne peut pas être un objectif. Nous ne voulons pas vivre dans la peur de la famine, avec un enfant sur deux qui atteint l'âge de 15 ans, sans autre futur que ce passé.

Que produire ? Aujourd'hui, le choix de la production se fait à travers des mécanismes individuels. En achetant un bien ou un service, nous validons sa production. En n'achetant pas un bien ou un service, nous invalidons sa production.

Ce fonctionnement créé beaucoup d'incertitude pour les entreprises. Elles créent de nouveaux produits qui ne trouvent pas preneur et des produits qui trouvaient preneur ne trouvent

plus ou plus assez de clients pour continuer à être produits. L'incertitude crée du gaspillage de ressources.

La compétition entre les entreprises fait que, pour un même type de produit, ce n'est pas forcément le produit le mieux conçu qui est le plus acheté, validé, par les consommateurs. C'est là aussi une source de gaspillage de ressources.

Les consommateurs peuvent valider des biens et des services, mais finalement l'utilisation de ces biens et services peut ne pas avoir d'influence sur le bonheur ou le bonheur tel qu'on le vit. Dans ce cas, il y a clairement surconsommation du consommateur et conséquemment gaspillage de ressources.

La question du « que produire » renvoie à la question des besoins. De quoi avons-nous besoin ?

Cette question a fait l'objet de recherches. La plus connue sans doute est celle de Maslow qui, en 1943, propose une hiérarchie des besoins humains.

1. Besoins biologiques et physiologiques (air, eau, nourriture, abris, chaleur, sommeil, sexualité)
2. Besoins de sécurité (protection contre les éléments, sécurité, ordre, loi, limites, stabilité)
3. Besoins sociaux (appartenance, affection et amour)
4. Besoins d'estime (réalisations, maîtrise, indépendance, respect de soi, respect de la part des autres)
5. Besoin de réalisation de soi (réalisation de son potentiel, épanouissement, croissance personnelle, expériences intenses)

Il est facile de voir que certains besoins sont plus vitaux que d'autres. Par exemple, il est possible de vivre plus longtemps sans manger que sans boire et plus longtemps sans boire que sans respirer.

À noter que par la suite, Maslow a fait évoluer sa théorie, mais que la théorie qui s'est diffusée dans le grand public est celle présentée ici.

L'approche de Maslow est une approche descendante : une ou plusieurs personnes, ici un chercheur, décide de la hiérarchie des besoins. C'est une approche qui est à l'opposé de l'approche qui domine aujourd'hui : chacun révèle ses préférences à travers ses dépenses, cette révélation étant faite sous la contrainte des revenus que l'on a. Cette approche est une approche ascendante.

Il est possible de mêler les approches ascendantes et descendantes et il est possible aussi d'avoir une approche ascendante au niveau non pas de chaque personne, mais d'une population.

Mêler approches ascendantes et descendantes peut se faire au moins de deux manières que l'on peut ajouter l'une à l'autre. La première est qu'il est possible de décider que certains besoins doivent être couverts, peu importe ce qui est pensé par une majorité de citoyens. On s'inscrit là dans l'approche des droits humains où un principe moral domine le principe démocratique et où on peut considérer que certains besoins doivent être satisfaits pour tout être humain. Une telle approche est précieuse. Si une telle approche était mise en application, il pourrait être ainsi considéré que le fait que tout être humain ait un toit durable est une priorité budgétaire et

qu'il n'y a pas de budget pour toute dépense qui ne soit pas prioritaire tant que tout être humain n'a pas de toit durable.

Une autre manière de mêler approches ascendantes et descendantes est d'apporter de l'information aux citoyens afin que les décisions qu'ils prennent dans le cadre d'une approche ascendante soient plus éclairées. Toutes les décisions que nous prenons sont prises en situation d'incertitude, car nous ne connaissons jamais tous les tenants et les aboutissants. Cependant, il est possible de réduire cette incertitude. Par exemple, un sujet d'intérêt est la relation entre bonheur et consommation. Diffuser l'information sur ce sujet permettrait d'éclairer les choix à faire.

Il est possible d'avoir une approche ascendante au niveau d'un groupe. Le moyen est tout simple : le vote, décider en commun ce que l'on souhaite consommer sous contrainte de la réalité écologique. Ce vote peut se faire à différents niveaux, par exemple niveau local et niveau national. Il convient juste que les niveaux du vote soient aussi ceux de la production afin que ceux qui votent aient la responsabilité de la mise en place de la production. Le vote étant réalisé, il convient alors de travailler pour que les évolutions de production choisies soient menées.

Comment produire ?

Il y a 300 ans, l'essentiel des productions était simple, ce qui avait pour conséquence que la plupart des êtres humains produisaient l'essentiel de ce qu'ils consommaient et que les besoins satisfaits étaient bien moins nombreux que les besoins que nous satisfaisons aujourd'hui.

Si nous voulons satisfaire des besoins qui n'étaient pas satisfaits il y a 300 ans, mais que nous satisfaisons aujourd'hui, nous devons essayer de conserver une économie avec un certain niveau de complexité.

Il est illusoire de croire que nous devrions revenir totalement en arrière et que nous pourrions vivre en autonomie ou dans des villages autonomes et conserver le fait d'avoir des médecins pour tous, une recherche médicale et la production de médicaments à bas coût. Or cela est nécessaire, à moins de vouloir subir des épidémies massives comme cela s'est vu dans le passé avec la peste noire au Moyen-Âge qui tua entre 30 à 50% de la population européenne en 5 ans ou la grippe de 1918 qui a fait au minimum 50 millions de morts.

Ce qui est vrai pour la santé est vrai pour d'autres besoins, y compris un besoin simple comme l'alimentation. La naissance de la permaculture et sa diffusion est une avancée civilisationnelle majeure. Cependant, la production agricole, y compris permacole, reste dépendante des aléas climatiques et dans le cas d'un aléa climatique majeur, qui peut s'étendre sur plusieurs années, il est nécessaire d'avoir d'autres mécanismes pour nous prémunir du risque de disette ou, pire, de famine. Ce moyen est de pouvoir créer des liens de solidarité d'une région à une autre, voire d'un pays à un autre, ce qui nécessite des moyens de communiquer de l'information de manière extrêmement rapide et des moyens de transporter de la production agricole d'une région à une autre, voire d'un pays à un autre.

Peut-être qu'avec l'effondrement écologique et économique, il ne sera pas possible de garder en place un système médical ou des moyens de communications et de transports

permettant de juguler des disettes et des famines locales, mais pour notre bien il est important de faire au mieux de ce que les ressources terrestres permettent.

Comme les besoins que nous souhaitons satisfaire sont décidés en commun, alors le premier outil pour mettre en application les décisions est une planification. Cette planification est écologique, technique et sociale.

Comme les ressources sont limitées et associées à des objectifs de production, alors la liberté de dépenser des ressources pour produire est limitée. De manière pratique, cela signifie que la liberté économique est restreinte et que les moyens de production, dont le but est de répondre à une demande collective, sont par nature collectifs. Il y a donc une collectivisation des moyens de production. Il est possible et souhaitable de permettre à la marge une certaine liberté : une liberté de production agricole sur de petites parcelles afin de donner de l'autonomie et du pouvoir à chaque personne qui vit dans un lieu où il est facile de donner des parcelles à tous ; une liberté d'échange après que les biens et services produits aient été alloués aux personnes, afin que les personnes puissent adapter au mieux leur allocation de biens et services à leurs préférences individuelles ; une liberté de transformation des biens fournis et d'échange de ces biens. Cette liste de liberté n'est pas exhaustive. En fait, *la collectivisation des moyens de production s'arrête là où la liberté économique ne met plus en danger les conditions de vie d'une société pour les générations actuelles et les générations futures.*

Dans cette économie, sous contrainte écologique, il y a une déconnexion partielle entre le travail et les biens et services alloués à chaque personne. Travailler selon ses moyens,

recevoir selon ses besoins. Le fait de mettre l'appréciation que l'on a de notre vie au travail au cœur même du fonctionnement de l'économie est le moyen essentiel pour que la déconnexion partielle entre le travail et les biens et services alloués à chaque personne soit acceptée. En règle générale, nous préférons les temps que nous sommes libres d'occuper comme nous le souhaitons aux temps où nous sommes contraints par des activités que nous n'avons pas décidées, ce qu'est le travail. Nous pouvons réduire l'écart d'appréciation entre ces deux formes de temps par la qualité des conditions de travail, dont le sens collectif du travail mené.

La recherche et l'innovation permettront peu à peu d'optimiser la production sous contrainte écologique. Parmi les domaines centraux de la recherche et de l'innovation, il peut y avoir les domaines suivants :

- Produire un maximum de biens et services localement sous contrainte que ce mode de production soit le moins consommateur d'un point de vue énergétique
- Optimiser l'utilisation des ressources renouvelables d'un point de vue matériel
- Comprendre comment organiser au mieux production et consommation pour favoriser le bonheur des personnes

La permaculture a montré au moins de deux manières l'importance de la recherche et de l'innovation dans le développement d'une société soutenable : d'abord en proposant une façon nouvelle de penser l'agriculture, non pas en opposition à la nature, mais en faisant de la nature une alliée ; ensuite parce que la permaculture n'est pas un corpus

fini, mais ouvert, qui s'enrichit des diversités locales et des expériences.

Dans le monde actuel comme dans le passé récent, il n'y a pas de droit à l'expérimentation. Un système économique détruit les autres systèmes économiques, et les écosystèmes, plutôt que de donner la liberté d'expérimenter autre chose.

Certains pourraient considérer qu'une société telle que je la décris est une société qui ne fait pas assez en termes d'écologie ou qui n'est pas suffisamment efficace. C'est pourquoi il est important de permettre l'expérimentation d'autres formes de société, des expérimentations qui peuvent être soutenues momentanément matériellement par les sociétés dominantes en termes de nombre d'êtres humains et de possession de ressources. Ces expérimentations seraient de fait des communautés de recherche, des communautés avec lesquelles entretenir un lien intellectuel afin de comprendre comment il est possible de s'enrichir de leur expérience lorsqu'elles apportent des choses nouvelles et positives.

Chapitre 7 : Pour une dictature verte

Pour répondre à l'effondrement écologique en cours, des changements majeurs de production et de consommation doivent être menés et de mon point de vue ces changements ne peuvent être menés que dans le cadre d'une dictature verte.

Pourquoi une dictature verte ?

Parce que le passé récent montre que nous ne sommes pas capables de modifier nos comportements par nous-mêmes. Nous avons été avertis depuis des décennies des risques que nous prenions. Le rapport Meadows date de 1972, c'était il y a presque 50 ans au moment où j'écris. Pourtant, pendant ces presque 50 dernières années, nous avons choisi de continuer la croissance économique et beaucoup ont même accepté que cette croissance économique soit captée par une poignée de parasites.

Parce que nous sommes dans un système responsable de ce qu'il se passe et qu'il est difficile d'en sortir. La plupart d'entre nous avons besoin de travailler pour gagner de l'argent et ainsi satisfaire nos besoins de base. Nous avons une dépendance au système qui rend difficile de s'en sortir seul. Certains se lancent dans l'autonomie, mais l'autonomie reste relative, et ce n'est pas une vie possible pour beaucoup d'entre nous tant elle peut nécessiter de sacrifices.

Parce que les super riches se fichent complètement de l'effondrement écologique. Ce qui compte ce ne sont pas les mots, ce sont les actes. Et depuis plusieurs décennies, la croissance, cette croissance destructrice de notre environnement, est captée essentiellement par ceux qui ont déjà le plus.

Parce que nous n'avons pas le temps d'attendre une prise de conscience. Il faut agir avant d'être devant l'abîme et ce d'autant plus que certains signaux d'alerte peuvent apparaître après qu'il soit trop tard ; que lorsque certains changements sont en branle, un changement de comportement peut n'avoir plus d'effet ; et qu'il est possible de se tromper dans des prédictions et que la réalité soit pire que ce qui est attendu.

Parce que changer est compliqué. Même lorsque l'on veut changer, cela ne veut pas dire que l'on peut. Cette expérience nous pouvons la faire à travers nos corps. Nous pouvons souhaiter manger mieux et perdre du poids sans pour autant y arriver. Nous pouvons vouloir arrêter l'usage d'un produit nocif, mais addictif, sans pour autant y arriver.

Parce que les sacrifices qui pourraient être nécessaires sont potentiellement trop grands même pour les personnes de bonne volonté. Accepteriez-vous que votre niveau de vie soit divisé par 2 ? Par 4 ? Plus encore ? Il est possible que nous ayons besoin de réduire le niveau de vie moyen de manière drastique. Bien évidemment, plus nous consommons maintenant, plus cette réduction sera importante, mais il est possible que même le niveau de vie des personnes pauvres des pays riches soit trop élevé par rapport aux ressources renouvelables que nous procure la Terre.

L'utilitarisme négatif comme lien social

Dans une approche d'utilitarisme négatif, il est important de s'intéresser d'abord aux personnes malheureuses plutôt qu'aux personnes heureuses et très heureuses. Je pourrais résumer l'utilitarisme négatif dans la formule suivante : ceux qui souffrent d'abord.

Je peux donner au moins trois raisons pour soutenir le choix de l'utilitarisme négatif comme fondement d'une société. La première raison est que les émotions négatives sont plus puissantes que les émotions positives. Une personne qui vit à peu près autant d'émotions négatives que d'émotions positives est une personne en souffrance. Pour commencer à s'épanouir dans la vie, il faut vivre en moyenne plusieurs émotions positives pour une émotion négative.

La deuxième raison est que, dans un monde que l'on souhaite meilleur, prendre soin des plus faibles est un signe d'accomplissement civilisationnel et un moyen de permettre aux plus faibles de se relancer et d'atteindre des objectifs qu'ils n'auraient pas pu atteindre sans soutien.

La troisième raison est que, dans un monde dur, la solidarité est centrale. Il est moins compliqué de vivre bien en étant ensemble plutôt que solitaire en essayant de produire au mieux tout ce dont on a besoin. Chacun d'entre nous peut tomber malade, se blesser. Chacun d'entre nous vieillit. Acquérir des compétences de plus en plus variées pour avoir une maîtrise de plus en plus grande de nos vies et de notre environnement prend de plus en plus de temps.

Que l'on soit dans un monde dur ou que l'on souhaite meilleur, mettre l'utilitarisme négatif au cœur du fonctionnement et de la culture d'une société, c'est donner à chacun un moyen de faire face lors des épreuves qu'il est possible de rencontrer dans la vie.

La désincitation au pouvoir pour sélectionner les responsables les plus vertueux

Aujourd'hui, être au pouvoir, c'est bénéficier d'avantages que l'essentiel des personnes n'a pas, quel que soit le régime politique. Être au pouvoir est donc attrayant et cet attrait fait que ceux qui veulent le pouvoir et, parfois, l'obtiennent ne sont pas les personnes les plus vertueuses. Sans compter que le pouvoir peut rendre immoral des personnes vertueuses.

Pour sortir de ce problème, il convient de rendre le pouvoir sans attrait et le seul moyen pour cela est de lier ce pouvoir à des désincitations massives.

De manière pratique, cela signifie que les conditions de vie de ceux qui sont au pouvoir et de leur famille doivent être beaucoup moins agréables ou beaucoup plus désagréables que les conditions de vie de la majorité des personnes, voire même des personnes qui ont les plus mauvaises conditions de vie.

On pourrait imaginer que, dans un État où il y aurait un président, le président serait celui qui a le plus mauvais lit, les plus mauvais repas, les habits les plus usés, etc.

Ainsi ne chercheraient à avoir du pouvoir que les personnes mues par l'unique désir de faire des choses bien pour la

communauté. Par ailleurs, cela servirait aussi une approche d'utilitarisme négatif puisque l'amélioration des conditions de vie des personnes au pouvoir dépendrait de l'amélioration des conditions de vie des personnes qui ont le moins.

La liberté partout où la contrainte écologique et l'utilitarisme négatif n'empêchent pas de faire s'épanouir la liberté

La dictature verte doit avoir des limites et ces limites peuvent être énoncées clairement : la dictature verte s'arrête là où la contrainte écologique et l'utilitarisme négatif le permettent.

De manière pratique, il est difficile de définir clairement cette limite et la limite peut évoluer avec le temps et les connaissances acquises, mais le fait que la limite soit énoncée clairement doit aider à trouver des réponses.

La dictature verte n'est pas une fin en soi, c'est seulement moyen de faire face à une urgence. Si nous réussissons à passer le défi écologique, alors il sera temps de voir s'il est possible de faire autrement qu'avec une dictature verte.

Appendice : Comment mettre en place une dictature verte rapidement et sans violence ?

Peut-être qu'un jour, que nous échouions ou non, il faudra un procès de Nuremberg pour tous les gouvernants et tous les super riches qui ont cherché à empêcher de quitter le système économique qui est responsable de l'échec de notre monde.

On peut changer pour deux raisons : parce qu'on le souhaite ou parce qu'on y est contraint. Les gouvernants et les super riches qui soutiennent le système actuel doivent avoir cette menace d'un procès de Nuremberg planer au-dessus d'eux afin qu'ils comprennent que s'ils continuent d'empêcher le changement, alors ils répondront de leurs actes.

Mais nous n'en sommes peut-être pas encore là et je souhaite proposer une idée simple pour contraindre un certain nombre de gouvernements à changer le système économique de manière extrêmement rapide.

Cette idée, c'est que les travailleurs, dans les pays qui ont des systèmes de retraite par répartition, demandent que l'ensemble des sommes qu'ils ont versées pour les retraites leur soient immédiatement reversées, avec les intérêts légaux.

Pourquoi ? Dans un système par répartition, les retraites présentes sont payées par les travailleurs actuels, qui acquièrent ainsi des droits pour leur retraite future. Ces droits pour une retraite future sont en fait des droits pour une ponction sur la production future. Or, avec l'effondrement écologique qui a largement commencé et avec l'effondrement

économique que le système économique actuel va générer, la production future va très fortement diminuer, ce qui réduira la ponction sur la production future puisque la production se sera effondrée, voire même rendra impossible le versement des retraites. À noter qu'avec l'effondrement écologique et économique, les systèmes par capitalisations s'effondrent aussi, car ils fonctionnent également sur le principe d'une ponction sur la production future.

Si les travailleurs d'aujourd'hui paient pour des retraites qu'ils ne pourront pas avoir ou quasiment pas avoir, alors il n'y a plus aucun intérêt pour eux à continuer à payer les retraites d'aujourd'hui, et ce d'autant plus que les retraités actuels ont tendance à voter pour des gouvernements dont les politiques ont favorisé et favorisent l'effondrement écologique et économique. Comme il n'y a plus aucun intérêt pour les travailleurs actuels à financer les retraites, comme ils financent des retraites qu'eux-mêmes ils ne toucheront pas, alors ils sont en droit de demander l'arrêt du système des retraites.

Bien entendu, cela mettrait les États et la cohésion nationale en immense difficulté. C'est pourquoi c'est un moyen de pression gigantesque pour contraindre les États qui ont des systèmes de retraite par répartition à développer des politiques qui mettent en place une transition écologique accélérée afin de rassurer sur la capacité à ce que le système des retraites puisse perdurer, y compris avec la décroissance nécessaire à une vraie transition écologique.